

série de charges figurant les *Travaux d'Hercule*, qui eut du succès et dont le recueil est aujourd'hui à peu près introuvable.

Doré, reconnaissant de l'accueil fait à ses débuts, fut longtemps fidèle au *Journal pour rire*, bien que, par suite de la vogue attachée à son nom, les directeurs de Journaux illustrés se disputassent à l'envi ses dessins. Avec une prodigalité pour ainsi dire insouciante, l'artiste livrait à la publicité quotidienne, les innombrables fantaisies, les créations tantôt humoristiques, tantôt sérieuses ou poétiques de son crayon ; pages portant toutes le cachet de son talent primesautier et original.

L'ardeur que mettait l'artiste, le dessinateur principalement, dans l'exécution, donnait à ses œuvres un élan de spontanéité tel que même les choses inanimées prenaient un accent de vie ; dans ses dessins chaque trait est une vibration, une note dans l'orchestration d'ensemble ; chaque détail a son langage, c'est une strophe dans le poème, une individualité dans le drame.

A propos de deux dessins, pris dans le recueil de ceux publiés par le *Journal pour tous*, un de ses biographes s'exprime ainsi : " Il y a tout un monde de sensations dans ces tableaux grands comme la main ; l'un offre en noir les ruines d'un château féodal dont les tours se roidissent encore menaçantes sous le lierre qui les envahit ; derrière s'étend un ciel blafard où la lune déchire des nuages vivants semblant des fantômes désespérés. Au premier plan, dans un fouillis sans nom, dans la nuit profonde et sinistre, s'agitent, se tordent convulsifs de vieux troncs d'arbres dont les branches paraissent des bras tendus vers le ciel ; ils ont le geste humain, semblent supplier, menacer. Une femme échevelée passe au fond, emportée par un cheval informe, comme une vision d'Hoffmann. Et pourtant rien que le crayon noir s'est promené sur le papier blanc."

" Quant au second, *Allée de vieux chênes*, jamais poète n'a exprimé avec plus de sincérité, avec un découragement plus navrant la solitude immense de l'être à qui la mort a tout pris. Dans le vide ouvert entre deux rangées de chênes séculaires, un homme, seul, marche sans voir, va droit devant lui la tête penchée. Le vent d'hiver emporte les dernières feuilles ; il fait froid, il fait noir sous ce ciel où sommeillent des nuages sombres couchés sur l'horizon. Mais qu'importe au promeneur solitaire que la nature pleure autour de lui, que les arbres gémissent sous la rafale ! Rien n'existe en dehors de lui-même ; il est seul dans un monde dépeuplé, où existe un vide absolu, éternel, infini. Et il va, va toujours, jusqu'à ce qu'il touche du pied le coin de terre où il doit, lui aussi, se coucher un jour."